

**REPRISE.** *Les Aventures de Pinocchio* (1975) de Luigi Comencini, de retour en salle, le 20 décembre.

## Tristesse enchantée de Pinocchio

**P**inocchio n'est pas Kirikou, Pinocchio n'est pas notre ami : c'est peut-être par cette manière d'aborder l'enfance dans sa part irrévocable d'étrangeté – et l'enfant comme une figure en perpétuelle fuite – que l'adaptation du roman de Carlo Collodi par Luigi Comencini, sous ses airs de gentilette série (le long métrage est la version condensée de six épisodes télévisés de 55 minutes), n'a rien perdu de sa puissance mêlée d'enchantement et de dureté. Comencini puise dans le merveilleux du conte une mélancolie qui le raccorde à une forme de « néoréalisme rose » avec les figures de l'orphelin et du pauvre *babbo* solitaire incarné par Gepetto, les deux s'alliant contre la misère qui les accable dans une espèce de miracle constamment mis à mal. Loin de la version Disney, le cinéaste creuse la structure du conte dans ses plus extrêmes retranschements de réalisme, filmant le quotidien hivernal de l'Italie pauvre et rurale dans un souci de chronique d'une sécheresse

documentaire parfois saisissante, comme cette foule de badauds filmés en une série de gros plans sur des visages meurtris.

L'émotion des intermèdes féériques en est redoublée, et chaque fois que l'enfant interprété par Andrea Balestri retourne à sa forme de pantin (une bûche raide et mal articulée sans la moindre expressivité), que la fée bleue apparaît ou que la baleine surgit des profondeurs, ce morceau de bois, cette explosion de chair (la fée est ironiquement incarnée par le sex-symbol Gina Lollobrigida) et cette grosse créature mal bricolée renvoient le conte à sa plus désuète nudité. Comencini n'a pas son pareil pour décrire le contrecoup des ivresses enfantines en un brutal enchaînement de plans (le petit matin où les enfants transformés en bestiaux sont chassés par les forains, l'âne qui trébuche lors d'une atroce séquence de cirque). Il y a jusque dans sa manière de filmer Pinocchio comme un animal traqué ou comme une figure échappant à toute



possibilité d'apprentissage ou de domestication – avec notamment le personnage solaire du voyou Lucignolo – une cruauté et un lyrisme plus proches de *L'Enfance nue*, de *L'Enfant sauvage* et d'*Où est la maison de mon ami ?* que des adaptations célèbres de Collodi.

En brutalisant le rythme picaresque de la série télévisée, Comencini ajoute encore à la puissance d'altérité du personnage et au matérialisme aux accents tragiques de sa mise en scène. Réduites à un

pur mouvement d'avancée, les courses de Pinocchio (traqué par les brigands carnavalesques incarnés par Franco et Ciccio ou courant éperdu le long des rivages romains), filmées en accéléré ou au rythme enlevé de l'inoubliable mélodie de Fiorenzo Carpi, rappellent cette figure paradoxale d'aliénation et de liberté, presque inquiétante de malice et de refus, à son statut de petit fantôme échappant infiniment à la société des hommes et des adultes.

Vincent Malausa